

**Extrait 1 Le camp de Nam Yao**

Quand je suis de garde, je suis un peu angoissée de me retrouver la seule soignante la nuit dans cet hôpital endormi où peut débarquer n'importe quelle urgence : une femme enceinte à terme dont le bébé ne bouge plus, un paysan le pied arraché par une mine au retour de la forêt, une femme mordue par une vipère de Malaisie dans la rizière et qui fait une hémorragie, un nouveau-né atteint de tétanos néo-natal en pleine convulsion, une jeune Hmong ayant avalé de la mort aux rats, désespérée d'avoir été trompée par son amoureux. Ou encore un opiomane victime d'une overdose, un enfant brûlé au troisième degré par une casserole d'eau bouillante. La liste des urgences est longue. Il est vrai que nous sommes le seul hôpital à recevoir non seulement la population du camp mais aussi celle des villages thaïs alentour. Il faut être prêt à affronter toutes les situations. Heureusement, je peux faire appel au médecin de garde qui – une fois tiré du lit – essaie de résoudre les pathologies qui dépassent mes compétences. Nous avons à notre disposition les médicaments fournis par MSF, et puis les « montagnards » sont si solides et résistants qu'ils répondent généralement très bien au traitement allopathique.

Un matin, un nouveau-né de six jours est amené en trombe par ses parents affolés. Le nourrisson fait une crise de convulsions qui n'en finit pas, entrecoupée de pauses respiratoires. Il est en *opisthotonos* (le dos en arc de cercle) et présente un trismus – une contraction très serrée de la mâchoire – qui l'empêche d'ouvrir la bouche. C'est la première fois que nous voyons un tétanos néo-natal et, d'après les livres, le nouveau-né a très peu de chances de s'en sortir mais on s'acharne, Vincent l'intube en urgence... avec le tuyau de son stéthoscope, le bourre de Valium intra-rectal. Les convulsions s'espacent. Je trouve une fine veine sur le sommet du crâne et perfuse le petit pour le réhydrater. Pendant plusieurs jours, il est surveillé comme le lait sur le feu par les *medics*. Et puis, contre toute attente et grâce à ces soins intensifs – et une solide constitution –, le petit Hmong s'en sort bien et... sans séquelles apparentes. Très heureux de ce succès, nous discutons avec la mère qui avait abandonné tout espoir de guérison. La famille ne pensait pas que l'enfant puisse guérir, l'intervention du guérisseur n'ayant pas été suivie d'effet.

— Que s'est-il passé quand vous avez vu que le petit faisait des crises ?

— Nous avons tout de suite appelé le chaman que nous connaissons depuis le village. Il s'est mis en face de l'enfant qui convulsait, s'est assis sur un banc, a mis un tissu noir sur la tête qui cachait ses yeux. Il a commencé à faire des prières et à chanter, il sautait sur son banc et frappait en même temps sur le gong en cuivre qu'il avait amené et ensuite il est entré en transe.

— Comprenez-vous ce qu'il disait ?

— Non pas du tout, il chantait dans une langue inconnue, ça ressemblait à du chinois. Il a essayé de chasser les mauvais esprits en parlant avec le monde de l'au-delà mais à la fin de la

cérémonie, l'enfant convulsait toujours. Ma fille aînée nous a conseillé alors de venir à l'hôpital. On a vraiment bien fait et on vous remercie beaucoup.

Chou Yang, qui assure la traduction, demande à la mère comment s'est passé l'accouchement :

— J'ai accouché à la maison comme pour mes six autres enfants mais cette fois c'est une matrone que je ne connaissais pas qui a coupé le cordon ombilical.

— Avec une lame de rasoir neuve ? demande Chou Yang.

— Non, elle n'en avait plus, alors elle a utilisé un couteau de cuisine. Il était vieux et un peu rouillé. Elle a coupé le cordon ombilical, puis elle a mis un médicament traditionnel sur le cordon pour le faire sécher plus vite.

— Ah...

## **Extrait 2 Le camp de Sakéo**

Les images d'enfants squelettiques expirant à leur arrivée à Sakéo avaient ému le monde entier et mobilisé les médias. La presse internationale avait parlé du génocide, de l'invasion/libération du Kampuchéa par les Vietnamiens, mais pas du tout de *Médecins Sans Frontières*. Il était temps de mieux se faire connaître. À Paris en ce début d'année, comme nous l'avions lu dans la presse ramenée par ma belle-mère, on s'agite, on veut faire un gros coup médiatique. Et si l'on organisait un événement qui frappe les esprits, qui implique des gens engagés, connus sur la place ou dans le monde du spectacle ? Quelque chose comme un défilé, une manif ou une marche, se demandent les têtes pensantes de l'organisation. Rony Brauman, Xavier Emmanuelli, Claude Malhuret se démènent alors jour et nuit pour mobiliser leurs réseaux et organiser un événement de grande ampleur. Il s'agit d'inviter une centaine de personnalités du monde politique, de l'art et du journalisme à aller manifester leur soutien au peuple cambodgien qui se meurt de faim. L'objectif serait de se poster près de la frontière, en Thaïlande, et d'inciter le gouvernement provietnamien (fortement critiqué par ailleurs par les dirigeants de MSF) à ouvrir ses portes pour laisser rentrer au Cambodge des camions remplis de riz, de médicaments et de médecins. L'Occident venait enfin secourir les rescapés du génocide.

## **Extrait 3 Lucy parle**

Ah, maintenant, c'est à mon tour ! J'ai laissé maman parler pendant assez longtemps et maintenant c'est à moi de raconter. Je vais bientôt avoir deux ans et même si je vois que vous ne pigez pas toujours mon charabia – comme vous dites –, moi, je comprends beaucoup de choses. L'autre soir je les ai entendus dire qu'ils voulaient faire un grand voyage autour du

monde avec moi pour avoir le temps de me regarder grandir. Chouette ! Je vais les avoir rien que pour moi toute seule... pour toujours.

Quand notre copain Marc a demandé à papa si ce n'était pas dangereux de m'emmener dans ce *tourdumonde*, papa a dit :

— Avec un enfant de dix-huit mois, on ne pourra plus faire du stop comme avant ni dormir dans les gares, alors on ira chez des amis. Et puis, si Lucy n'a attrapé aucune de ces terribles maladies tropicales jusqu'à maintenant, elle devrait survivre sans problème à la traversée du Pacifique ! Et puis, quand même, on est des spécialistes des enfants, non ?

Alors Marc n'a plus rien dit, il m'a tapoté la joue et fait un petit sourire.

Pour préparer le voyage, on est allé à Bangkok dans un grand magasin acheter le *Lonelyplanet*, un gros livre qui nous dira tout ce qu'on doit voir dans chaque pays sans nous y perdre.

— Et comme ça, on ne perdra pas non plus de temps, a dit papa, ha ha !

Dans le magasin, mes parents m'ont acheté aussi un drôle de truc. C'est comme une chaise mais avec des roues. Je ne voulais pas m'asseoir dedans et j'ai commencé à gigoter ; alors papa m'a emmenée faire un grand tour. C'était très rigolo de passer tout près des gens et de leur faire peur comme si on allait leur rentrer dedans. Je me suis bien amusée et puis on est sorti dehors pour rentrer chez Gilles.

— C'est vrai, a constaté maman, cette *Mac Laren* est un peu rudimentaire. Elle n'a ni toit pour la protéger du soleil ou de la pluie, ni sac pour y mettre ses affaires, mais bon... elle est pliable, légère, vraiment pratique et elle roule... J'espère que Lucy ne va pas la prendre en grippe sinon on sera mal.

Moi, prendre la grippe ? Pourquoi ? Elle sait bien que je ne suis jamais malade .

#### **Extrait 4 En Somalie**

Devant les difficultés d'approvisionnement des réfugiés, nous faisons tout notre possible. De désespoir, je harcèle Francis Charhon, en expliquant la situation dramatique des camps qu'il connaît pour les avoir visités trois mois auparavant. Le Président de MSF semble sensible à mes arguments. On a besoin de tout : de lait pour enfants, de biscuits protéinés, de riz, de farine de blé, de couvertures. Il nous faut aussi pouvoir mieux communiquer et demandons plus de radiotéléphones, de talkies-walkies ainsi que des zodiacs équipés de petits moteurs pour traverser les fleuves.

— Peux-tu nous envoyer un avion avec tout ça ? imploré-je anxieusement.

— Je vais voir ce que je peux faire, me répond Francis avec le plus grand calme.

Je sais qu'avec Jacques Pinel aux manettes, la logistique est capable de grandes choses. Et, en effet, une semaine plus tard, un avion-cargo d'Air France, affrété par MSF avec l'aide de Aviation Sans Frontières, atterrit à Mogadiscio rempli des denrées demandées. Je me sens très

fière, j'ai été utile, j'ai fait le job ! Merci MSF mais la satisfaction est de courte durée. Si une partie des vivres sera bien distribuée aux réfugiés, le reste de l'aide sera détourné par les militaires sans que l'on ne puisse exiger aucune explication. J'enrage. Quelle amère déception d'assister impuissante à cette corruption !

Il faut maintenant acheminer dans les camps les denrées reçues. Le niveau de l'eau commence à baisser, certes, mais le fleuve Juba, rougi par le limon, continue à charrier des cadavres de bêtes mortes et il est toujours impossible de le franchir en voiture. Alors, sur les bords du fleuve, on gonfle les précieux zodiacs, qui chargés de vivres, glissent sur le fleuve. Des camions vides attendent sur l'autre berge. Pas de place dans les zodiacs pour les infirmières. Il faut les voir enlever leur jupe et leurs tongs, et avancer en slip, bras en l'air, sandales à la main, de l'eau jusqu'au menton. Sur la rive, les enfants des villages alentour regardent avec effarement ces femmes étrangères à demi nues franchir le Rubicon. Mais, *Ahamdullilah!*, les réfugiés vont enfin manger à leur faim. Mission accomplie.

Mon frère Simon, qui est resté dans le secteur des camps, arrive tant bien que mal au volant de son camion 4x4 à se déplacer entre les sites quand il trouve du diesel, denrée devenue rare. Bloqué dans les camps pendant un mois, il doit impérativement redescendre à la capitale et décide de prendre la route avec trois infirmières en fin de contrat. La piste s'avère vite impraticable. Les roues patinent dans la boue rouge, collante, argileuse. De profondes ornières se creusent, le camion penche dangereusement. Avec l'aide des villageois des alentours, des plaques sont glissées sous les roues, le camion embourbé est redressé et l'équipe repart, crottée jusqu'aux yeux. Un voyage épique. Nous n'avions pas eu le temps d'installer de radios VHF dans le véhicule. Simon mettra trois jours et demi pour redescendre au lieu des douze heures habituelles ! Mais il est très fier, il est le seul à être passé. « *Les autres y sont encore* », dit-il en rigolant et en savourant une bière fraîche bien méritée. Les Somaliens l'appellent *Simoun*, comme le vent du désert.